

## Temps du monde, temps pour l'Homme ?

Paul Jonckheere

Le cours de l'Histoire a voulu que le présent Forum ait lieu dans un contexte mondial profondément troublé. Cette situation nous confronte, avec une acuité particulière, à la question de l'origine : le monde a-t-il été créé pour l'Homme ou l'Homme est-il né du hasard ? Question qui renvoie à d'autres interrogations : l'Homme est-il pré-déterminé ? Peut-il démentir le destin ? Quelles seraient, au-delà de soi, son espace de liberté, sa responsabilité, sa mission ?

Le temps est pour l'Homme : telle fut la conviction qui prévalut durant des siècles. Conviction confortée, dans la plupart des religions, par la perspective d'un au-delà idyllique, voire d'une rencontre avec Dieu. Mais l'espoir est assombri par l'angoisse de la mort et du néant. S'y ajoute une autre inquiétude : celle du Jugement. Très présente dans l'Égypte ancienne, elle atteint son point culminant dans l'Occident chrétien. Saint Augustin proclame la thèse du péché originel et détaille minutieusement, dans la « Cité de Dieu », les peines du châtement éternel. Longtemps, l'œuvre de saint Augustin restera la doctrine de référence. Paul Ricoeur fait ce commentaire : depuis le récit de la chute d'Adam et le dogme du péché originel, « désormais la grandeur et la culpabilité de l'homme sont inextricablement mêlées ».

Pendant des siècles, espoir et terreur cohabitent. Puis, on remarque des philosophes, des théologiens et autres penseurs, exiger avec véhémence le droit de pouvoir discuter de la foi, voire de la contredire. Malgré l'Inquisition, la contestation éclate à ciel ouvert, au sein même du monde chrétien. Après Erasme, Luther et autres Calvin, les années 1660 sont capitales : celles de la rédaction, par Pascal, des notes éparses publiées après sa mort sous le titre des *Pensées*. Tous nous avons lu et relu ces phrases pathétiques :

« Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? (...) Je veux lui faire voir là un abîme nouveau (...) Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même (...) dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera (...) Car enfin qu'est ce qu'un homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout (...) Egalement incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti, que fera-t-il donc ? ».

Un tel questionnement représente, dans l'histoire de l'humanité, un important tournant. Pascal anticipe Heidegger. Bien avant « Etre et temps », les « Pensées » expriment la perplexité de la *Geworfenheit* et l'angoisse du néant. En nous faisant voir un « abîme nouveau », n'emploie-t-il pas le mot-clé de l'*être-jeté* : l'*Ab-Grund*, l'abîme, le sans-fond originaire du *Dasein* ? Le *Dasein* n'est maître ni de sa naissance ni de sa mort, il a à être sur un fond qui n'en n'est pas un, un sans-fond dans le manque duquel il lui faut écrire son histoire.

Pascal, homme le plus religieux du XVII<sup>ème</sup> siècle, est également le plus tragiquement lucide. Cette prise de conscience n'est pas le fait d'un seul. Tout un peuple y participe, conteste, débat avec passion. La plupart évitent le problème de fond. Après que Jansénius, professeur d'Écritures saintes et recteur de l'Université de Louvain, eut reformulé, dans l'*Augustinus* (1640), les thèses de saint Augustin, Pascal dénonce avec une verve éblouissante les ergoteries sur la « grâce efficiente » et la « grâce suffisante ». Les « Provinciales » sont lues, sous le manteau, par deux cent mille personnes. Partout en France on en parle, on en discute, on jase, on critique, on argumente : Jansénistes et Dominicains, Jésuites et Thomistes, la Sorbonne et Port-Royal, l'archevêque de Paris, et jusqu'au Pape... Les réactions sont diverses, l'issue incertaine. Pascal, fidèle à l'enseignement de l'Église, reste confiant. Les « Pensées », on s'en souvient, annoncent une vaste apologie de la foi chrétienne. Pascal s'engage dans le combat religieux et, jusqu'à l'épuisement, dans l'aide aux pauvres. Au niveau de l'Europe, à l'échelle de l'humanité, rien ne sera plus comme avant. Tous les débats sont ouverts. Se dessinent peu à peu les attitudes fondamentales face à l'*Abgrund*, attitudes qui vont évoluer, se figer ou s'exacerber au cours des siècles suivants. Beaucoup restent fidèles à une religion centrée sur l'amour et le partage. D'autres trahissent une conviction rigide, angoissée, totalitaire. A ce jour, la confusion est totale. Certains proclament, à la suite de Nietzsche, que Dieu est mort. Et, en même temps, au sein de l'Islam, des groupes fondamentalistes prônent l'attentat-suicide comme le gage d'une félicité éternelle.

Dans sa majorité, l'humanité évite de penser. Elle se réfugie dans ce que Pascal appelle les « divertissements », et Heidegger, le *Verfall*.

La notion d'abîme acquiert, de nos jours, une résonance particulière. Face à « l'océan de nihilisme » dont nous parle Françoise Dastur, l'avènement de *Sein und Zeit* et de la *Daseinsanalyse*, l'insistance sur la pensée, l'invitation à vivre sur le mode du souci ou de la sollicitude, l'élargissement de ces notions dans les *Grundformen* de Binswanger en faveur du *liebenden Miteinandersein*, l'être avec l'autre sous la forme aimante, les développements ultérieurs de la *Daseinsanalyse* dans l'œuvre de Blankenburg et de Maldiney, sa croissante internationalisation enfin - dont témoigne le présent Forum - constituent autant d'événements importants.

Car la *Daseinsanalyse* présente plusieurs aspects qui fondent sa richesse et son exceptionnelle originalité. Plus que toute autre approche thérapeutique, elle prend appui sur une conception de l'homme conforme à son essence. L'homme existe de façon qui lui est particulière, marqué par ce que nous avons appelé *l'inquiétude ontologique*. Ouvert à l'être, témoin et porte-parole de l'être, n'ayant pour tout fondement que l'abîme dans lequel il a été jeté, l'homme se trouve continûment confronté à sa liberté imposée : soit, selon Heidegger, construire l'existence sur le mode du souci et de *l'être avec*, soit, se dérober à ces possibilités et se réfugier dans la chute, le divertissement, le *Verfall*. Etre *Sein zum Tode* exacerbe l'inquiétude mais ravive, en même temps, la possibilité de s'engager résolument - *entschlossen* - dans la clairière du monde. Cette conception constitue aux yeux de Heidegger - et pour nous tous ici - l'incontournable, l'*Unumgängliche* de la psychiatrie.

La *Daseinsanalyse* expose également une série de concepts, situés, selon le mot de Jacques Schotte, à mi-chemin entre l'ontologique et l'ontique, entre l'*existential* et l'existenciel, tels que l'*Einfühlung*, le *monde intérieur*, les *directions de sens*. Nous avons proposé d'autres notions : *l'existentialité du symptôme*, le *thème existenciel*, la *phénoménologie relationnelle*, la *forclusion du moi*. L'*Einfühlung* était déjà prônée par Husserl. Son recours est soumis à des règles rigoureuses, *wie ein strenge Wissenschaft...* Bien avant les « Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures », Emmanuel Kant nous avertit : l'intuition à elle seule ne serait qu'un chaos inconsistant. Autrement dit : l'intuition doit être fondée, elle doit être soutenue par la pensée. Si l'on respecte ces conditions, l'*Einfühlung* - et l'intuition - restent, pour le thérapeute phénoménologue, primordiales. S'inscrivant dans un autre mouvement de pensée, Léopold Senghor écrit : « La raison est un apport fécondant, mais il ne faut pas qu'elle détruise la vie, il ne faut pas que la raison discursive détruise les sources de la raison intuitive ».

Troisième aspect : la *Daseinsanalyse* introduit un nouveau mode de relation thérapeutique : la « relation existentielle ». On touche ici, chez Binswanger, un trait de génie. Son principal mérite n'est pas d'avoir transposé, sur le plan ontique, à partir de la *Daseinsanalytik*, la *Daseinsanalyse* (c'était certes une bonne idée mais l'originalité de cette démarche revient à Heidegger), c'est d'avoir inscrit celle-ci dans un mode de relation qui dépasse en intuition et en densité humaine, les formes de relation préexistantes. D'avoir proposé, outre le *regard* de la médecine classique et l'*écoute* de la psychanalyse, le *partage* de deux expériences de vie. Qu'est-ce à dire ? Il faut, en amont, que le thérapeute ait acquis une *daseinsmäßige* expérience, une expérience personnelle de la notion de *Dasein*, autrement dit : qu'il se soit lui-même éprouvé comme *Dasein* ; en aval, lors de la thérapie, il devra par ses questions diriger l'entretien de façon telle que, et le patient et lui-même, puissent explorer histoire de vie et monde intérieur dans la perspective ouverte par « Être et temps ». Dans ce contexte, Medard Boss apporte une aide concrète et originale, lors du séminaire de Zollikon. L'exposé de Bruno Verrecchia, que nous écouterons demain après-midi, sera sans nul doute très éclairant. On verra qu'il s'agit, pour Boss, grâce à la présence exceptionnelle, à ses côtés, de Heidegger, d'organiser l'apprentissage méthodique de la *relation existentielle*. Car la *Daseinsanalyse* suppose un long travail d'étude et de préparation, comprenant l'expérience personnelle des notions exposées dans « Être et temps », l'étude des concepts fondamentaux de la *Daseinsanalyse*, fondés sur ce que nous avons appelé le *postulat de l'existentialité du symptôme*, et enfin, l'apprentissage, précisément, de la relation thérapeutique, telle qu'elle fut expérimentée à Zollikon : relation caractérisée par le partage de deux expériences de vie, partage dont sera exclue, bien entendu, toute intimité. Pour qui aura poursuivi ce long travail intérieur, le patient deviendra un *Daseinspartner*, un partenaire existenciel, la thérapie sera une *neue Schicksalverbundenheit*, une nouvelle alliance entre deux destins. Ainsi, la *Daseinsanalyse* nous est-elle apparue comme la « voie royale » pour l'exploration d'une existence humaine.

C'est également à ce niveau qu'elle se différencie de la psychanalyse. Non pas quant aux modalités de la cure : toutes deux insistent sur l'association libre, le rythme des séances, la neutralité, l'opportunité d'une analyse didactique. Mais chacune dispose de concepts et

d'outils conformes à la conception de l'homme qui les soutient. Freud, s'appuyant sur l'inconscient, a mis à jour, façonné et sans cesse remodelé, selon son expression, « l'or pur de la psychanalyse ». Binswanger, s'appuyant sur la transcendance, a magnifié, sur le plan ontique, le cristal de la phénoménologie.

Tout mouvement de pensée, en sciences humaines, requiert une constante autocritique. Il faut se souvenir que le terme de *Daseinsanalyse* était, dès le début, ambigu. Il l'est toujours. Par ce mot, Binswanger désignait son projet d'étudier la *nature* de la psychiatrie sous l'angle de l'analyse *existentielle* de Heidegger, il ne visait pas quelque nouvelle forme de thérapie. Il écrit : « Cela lui est, en quelque sorte, tombé du ciel » et précise : « L'analyse existentielle ne représente en soi et pour soi, ne peut ni ne veut représenter aucune technique psychothérapeutique ». De plus, il recommande à ses disciples d'acquérir d'abord, en d'autres lieux, une formation de base à la psychothérapie, par exemple à la psychanalyse. Il s'en suit que la pratique de la *Daseinsanalyse* à des fins thérapeutiques exige une qualification universitaire en psychiatrie ou en psychologie clinique, une formation spéciale à la psychothérapie ainsi que diverses modalités de sélection et de supervision.

Désirant formuler d'un seul mot l'*eidōs*, l'« idée » de la *Daseinsanalyse*, j'ai proposé partage. Ce mot évoque la Μοῖρα. Actuellement, en grec moderne, *moira* signifie destin, *moirasia*, partage, et *moirazo*, partager. Pour le philosophe, Moira rappelle le « Poème » de Parménide. Au thérapeute, elle évoque le mythe des déesses de la vie et de la mort. Chaque homme, on s'en souvient, reçoit la *moira*, c'est-à-dire, la part de vie réservée à chacun. C'est la déesse Lachésis qui, en tournant son fuseau, enroule le fil de l'existence. Il existe donc au moins un rapport sémantique entre partage et destin. Pour les Grecs, vivre, c'est partager. La relation existentielle s'inscrit dans ce mode de pensée. Partager l'existence, *moirazo*, c'est s'ouvrir à soi, aux autres et au monde, c'est refuser l'individualisme, le fatalisme, la perversion. Ainsi la *Daseinsanalyse* vise-t-elle à retrouver une part de notre ouverture originaire et de notre responsabilité : face à nos patients, mais aussi, face à la désolation du monde et face aux menaces qui pèsent aujourd'hui sur l'humanité.

Autre constatation : au début, les chefs de file des Ecoles de psychothérapie se limitent à expérimenter leur méthode et à l'enseigner. Peu s'appliquent de plus, à définir la conception de l'homme qui la soutient en la formulant de façon approfondie. Parmi les diverses écoles, deux conceptions surtout se sont imposées. D'une part, celle de la psychanalyse, centrée sur la nature pulsionnelle de l'homme, sur l'inconscient et le désir. D'autre part, celle de la psychiatrie phénoménologique, et plus particulièrement celle de la *Daseinsanalyse*, basée sur l'analyse *existentielle* selon Heidegger. Actuellement, on voit apparaître un nouveau souci. Le thérapeute, de nos jours, ne peut ignorer le désarroi du monde : la banalisation du mal, la montée des intégrismes, l'inégalité Nord-Sud, l'humiliation de la Femme afghane et de la Femme africaine, l'occupation de la Terre de Canaan, l'épuisement des ressources de la planète, ainsi que ce fait nouveau que l'on désigne en

termes explicites : les tendances suicidaires de l'humanité. Certains philosophes de l'existence avaient déjà insisté sur ces aspects : Jean-Paul Sartre, en portant jusqu'à l'incandescence, l'idée d'engagement, Heidegger, lors de la conférence à Messkirch ou encore, Emmanuel Levinas, en développant toute son oeuvre autour du thème de la « prise sur soi du destin d'autrui ».

N'y aurait-il pas lieu de revoir ces concepts à l'aune des récents événements ? Il nous paraît important, d'abord, de considérer que l'une des tâches du XXIème siècle est de penser un autre rapport avec Dieu.

Nous avons insisté sur la notion de sobriété. On voit se succéder, ces dernières décennies, livres, essais, conférences et autres congrès, souvent de grande richesse, recommandant tel ou tel thème fédérateur. Avec des succès inégaux. Le thème *décroissance*, par exemple, me paraît ambigu. Plusieurs économistes lui découvrent des effets potentiellement négatifs. Le slogan « Sobriété » est clair, précis, directement applicable. Sobriété est acceptable par tout homme politique, par tout économiste ; on peut s'en inspirer également sur le plan individuel.

Il en est de même pour la notion de partage. Partage, plus que sobriété, s'inscrit à un niveau fondamental : au niveau de *l'être-avec*, au niveau de la *Mitmenschlichkeit*. Le mot partage élargit le concept, il le réchauffe, il le rend plus humain, plus engagé. Partage implique, plus qu'un souci, une préoccupation profonde pour l'autre, un respect inconditionnel envers le différent.

L'humanité réussira-t-elle à sortir du gouffre actuel ? Peut-être. Pour arriver à l'autre rive, il s'agira, tant qu'il y aura des hommes, d'ériger désormais sobriété et partage en impératifs catégoriques universels.

C'est pourquoi j'ai été particulièrement heureux et honoré d'être invité au présent Forum. Un simple regard sur le programme, sur le nom des organisateurs et des conférenciers, révèle que ce projet s'inscrit, selon une tradition qui va de Binswanger à Gion Condrau, de Minkowski à Henri Maldiney, dans un mode de pensée touché par l'humain. Le Forum s'annonce particulièrement fécond. Il confirme le renouveau actuel de la *Daseinsanalyse*. Il nous aidera à préciser la spécificité et la richesse de son message. On pourra dégager de nouvelles directions de pensée face aux problèmes généraux que nous avons cités, car les organisateurs ont eu l'idée, féconde et originale, de l'inscrire dans deux dimensions fondamentales, celle de l'Enfant et celle de l'art, dont nous parleront Danielle Lories, Antoine Masson et Johan Georg Reck. L'Enfance, c'est le réservoir de l'inventivité du monde. L'art fascine, interpelle, émeut. L'art est partage. Il exprime, par excellence, l'humanité de l'homme : son ouverture au Beau et à l'excédence, à l'éthique et au sacré. L'art est la voie vers l'invisible.

A toutes et à tous, je souhaite plein succès pour vos travaux et pour vos multiples rencontres.